

Dans la bure aujourd'hui, demain dans le velours.
 Quelle confusion quand finira le monde !
 Au jugement dernier, lors de la grande ronde,
 On reprendra son corps, c'est bien; mais son esprit ?
 De l'ayant-droit en titre où donc sera l'écrit ?
 Pourtant, je le dirai, dans ma grande fortune,
 Une douleur m'assiège et souvent m'importune,
 J'ai deux grands ennemis : c'est l'esprit du faubourg :
 L'un se nomme Rébus, l'autre a nom Calembour.
 Jamais nous ne pourrons de pair marcher ensemble.
 L'esprit vrai fait périr l'esprit faux, ce me semble.
 Je te le dis bien haut, j'abandonne les lieux
 Où règne l'esprit faux, où vit l'esprit boiteux.
 Déjà depuis longtemps j'ai quitté le théâtre,
 Où court du calembour un public idolâtre.
 Je ne permets jamais qu'on souille mon autel,
 Que l'esprit bête, enfin, soit de l'esprit réel.

— Ami, répond le Cœur, j'aime bien ta logique ;
 Comme toi je n'ai pas appris la rhétorique.
 Je ne sais que sentir, mais aussi je sens bien,
 Et ton raisonnement est en tout point le mien.
 Tu m'as entretenu de tes grandes conquêtes ;
 Moi, je conquis aussi, non les grandes coquettes,
 Mais les âmes d'élite et quelques bons humains.
 Je n'ai point, comme toi, recueilli de gros gains.
 Tous veulent de l'esprit, mais de cœur on se passe.
 Aussi fis-je souvent une bien pauvre chasse,
 Et sans la femme, enfin, crois-moi, mon cher Esprit,
 Je serais sans demeure, errant comme un proscrit,
 Puisque aujourd'hui vers toi le vent pousse ma voile,
 Je ne coucherai plus sous la brillante étoile.
 Faisons un pacte, ami, soyons toujours unis,
 Nos jours par l'abandon ne seront plus ternis.
 Nous ferons des heureux. Apprends donc une chose ;
 C'est que je crus toujours à la mététempycose.
 Dans l'âme d'un mortel, entrons, Esprit et Cœur,
 Nous ferons naître en lui la divine chaleur.
 Si Dieu nous le permet, je sais une famille
 Où, revêtant les traits de sainte et noble fille,
 Nous réunirons tout, et vertus et talents,
 Un esprit ferme et sûr, les plus beaux sentiments.
 A notre Créateur adressons nos louanges.
 On ne voit pas qu'au ciel les élus et les anges,
 Dans une des maisons que protège la croix,
 Les enfants grandiront sous ses aimables lois."

En voyant ce portrait, il n'est plus de mystère ;
 A tous, le cœur nous dit : C'est notre bonne mère.

LOUIS XVII,

Par M. L. Beaubien, Secrétaire du Cercle Littéraire,
 le 30 Novembre 1858.

Suite et fin

Je touche maintenant, Messieurs, à une époque qui sera éternellement flétrie dans la mémoire des peuples. Je touche à une suite de crimes sans nom comme sans exemple dans l'histoire. Vous comprenez que j'entends parler des massacres de *Septembre*. C'est dans ces trances terribles, dans ces moments de mort où un peuple se trouve, que l'on peut connaître les révolutions et voir jusqu'où elles mènent. Si j'oubliais le but que je me suis proposé, et si mon pinceau pouvait suffire au tableau que je voudrais peindre, je vous présenterais ces luttes d'un peuple contre lui-même, ces moments terribles où ayant abandonné tout ordre établi, tout sentiment de sa conser-

vation, il se laisse aller au gré de ses passions qui l'entraînent d'abîme en abîme ; je vous présenterais les inexprimables angoisses où l'on n'entendait que le blasphème de l'assassin, le cri de la victime et le bruit du couteau ; puis au-dessus de tout cela et comme pour couronner ce tableau horrible, je vous présenterais la révolution levant sa tête hideuse et souillée de sang, criant au milieu de tout ce bouleversement au-dessus des vociférations de la multitude et des râles des victimes : *Liber.é, égalité, fraternité*.

Je voudrais vous montrer ces trois grands principes, tels qu'on les mettait à exécution.

La *Liberté*, proclamant chacun roi et maître, mais laissant chacun trembler pour sa propre vie.

L'*égalité*, détruisant la supériorité établie par le génie et la vertu, pour y substituer l'*excellence* dans les crimes les plus affreux ; brisant les degrés de la hiérarchie sociale qu'avaient respectés les siècles, mais laissant des monstres accumuler des monceaux de cadavres, s'en faire des marchepieds pour parvenir à surpasser les autres.

La *fraternité*, dans la bouche de tout le monde, mais le sang coulant par toute la France, chacun se hâtant de dénoncer son voisin dans la crainte d'être dénoncé lui-même.—Je voudrais vous montrer un peuple devenu parfaitement docile aux leçons qu'on lui faisait depuis longtemps et comprenant dans le sens qu'on voulait lui faire entendre ces trois grands mots. Ce peuple qui enfin était persuadé qu'il était le maître et qu'aucune autorité soit divine soit humaine n'était au-dessus de lui, allait à son tour entrer dans l'arène ; mais comme une terrible avalanche qui ne connaît aucun obstacle ; comme un vaste incendie que rien n'arrête. Ceux qui avaient appelé l'orage voulaient en vain l'arrêter lorsqu'il se présentait ; eux aussi étaient emportés et suivaient leurs victimes dans la tombe.—Que ces terribles événements qu'une nation a écrits de son sang nous instruisent ! Le jour qui verra notre peuple croire aux utopies qu'on voudrait lui prêcher, le jour qui le verra mépriser la Foi de ses pères pour accepter les *grandes idées* telles qu'on les appelle, ce jour verra aussi le bouleversement et la ruine de notre pays. Rejettons bien loin ces idées qui feraient notre malheur et pendant que la France, revenant au culte de ses pères, donne à tout l'univers les plus beaux exemples de bravoure, de dévouement et de zèle, suivons-la dans sa route nouvelle, et comme elle nous irons à Dieu et à la gloire....

Le 20 janvier au soir, Louis XVI voyait sa famille pour la dernière fois. Pour la dernière fois, il embrassait la Reine, sa sœur et ses enfants qu'il allait laisser orphelins. Les sanglots seuls interrompirent pendant quelque temps le silence ; enfin le Roi prit le premier la parole, et ce fut pour dire qu'il pardonnait à tous ses ennemis.—" Au moment de se séparer de nous pour jamais, dit Madame Royale, mon père nous fit promettre à tous de ne jamais songer à venger sa mort. Il était bien assuré que nous regarderions comme sacré l'accomplissement de sa dernière volonté ; mais la grande jeunesse de mon frère, lui fit désirer de produire sur lui une impression plus forte, il le prit donc sur ses genoux et lui dit : " Mon fils, vous avez entendu ce que je viens de dire, mais comme le serment a encore quelque chose de plus sacré que les paroles, jurez en élevant la main, que vous accomplirez la dernière volonté de votre père."—Mon frère, poursuit Madame Royale, lui obéit en fondant en larmes, et cette bonté si touchante fit encore redoubler les nôtres."